

possible et autant que possible, votre fumier là où vous vous proposez de labourer cet automne.

Tiges de blé d'Inde.—Comme le fourrage sera moins commun qu'à l'ordinaire, on fera bien de tout ramasser. Les tiges de blé d'Inde peuvent faire de bon fourrage.

Travaux de la saison.

Labours préparatoires.

Depuis que la propagation des bons instruments a permis de donner à la terre des cultures plus complètes, plus fréquentes et plus énergiques que celles qu'on pouvait lui donner jusque-là avec des charrues faibles et mal construites, l'attention des cultivateurs a eu souvent à s'exercer sur un point bien important de leurs travaux, et assez d'observations ont été recueillies, pour que ce soit désormais une vérité acquise, que les labours profonds augmentent sensiblement la fertilité du sol et la vigueur de la végétation des plantes qui le couvrent. Il est une circonstance qui vient encore favoriser les chances de réussite des labours profonds : c'est que lorsqu'un cultivateur qui emploie une bonne charrue, prend possession d'un domaine où les labours n'ont été jusque-là que superficiels, il peut, dans presque tous les cas, accroître subitement, dans une grande proportion, la fertilité de la terre, en ramenant à la surface, par des cultures plus profondes, une terre neuve et imprégnée, de longue date, de sucs fertilisants. Sans doute cet effet ne sera que momentané : il ne se fera sentir que pendant quelques années, et ce serait une dangereuse illusion de croire que la richesse d'un sol ainsi amélioré, pourra se maintenir sans être entretenue par de nouveaux engrais. Mais il n'est par moins certain que bien des terres recèlent encore, aujourd'hui, des éléments de fertilité qu'il ne s'agit que de mettre au jour, et il est certain aussi que les labours profonds sont, dans presque toutes les circonstances, le moyen le plus assuré d'atteindre, presque sans augmentation de dépense, le double but que se propose toute bonne agriculture : la production, au plus haut degré possible, des substances alimentaires, et celle des engrais. (1)

Lorsque la récolte des blés est terminée, on ne doit pas perdre de temps pour donner un profond labour à celles des terres destinées aux semences qui doivent recevoir une culture avant l'hiver. Cette précaution est surtout essentielle dans les sols argileux, parce qu'il arrive souvent que, plus tard, la saison trop pluvieuse empêche d'y exécuter ces travaux

(1) L'auteur suppose ici des terres fortes. Dans les sous-sols sablonneux il en serait bien différent.—[Red. S. A.]

Lorsqu'on fait usage du scarificateur ou de l'extirpateur, les terres qui ont reçu une bonne culture à l'automne peuvent, avec les plus grands avantages, se passer d'un second labour à la charrue au printemps, si elles doivent être ensemencées en avril ou mai. Alors une simple culture au scarificateur, qui ne coûte pas la moitié d'un labour à la charrue, met les terres dans un bien meilleur état que si on les labourait en cette saison. Ce mode de culture convient parfaitement aux terres fortes et argileuses, aussi bien qu'aux sols légers et sablonneux. Quant à quelques terres blanches, qui ont la propriété de se tasser fortement par l'effet des pluies de l'hiver, et sur lesquelles les gelées n'exercent aucune action pour les ameublir, les labours d'automne y sont ordinairement plus nuisibles qu'utiles.

Nourriture d'hiver des bestiaux.

Aussitôt que les pluies froides et les fortes gelées d'automne commenceront, il faudra établir les vaches à lait.

Dès ce moment, les racines doivent former une partie essentielle de la nourriture du bétail à cornes et des bêtes à laine. Les bœufs et les vaches peuvent très bien passer l'hiver en recevant par jour 12 lbs de foin ou même moins, lorsqu'on peut leur donner de bonne paille à discrétion, et le reste de la nourriture en racine, telles que betteraves, pommes de terre, carottes, navets de Suède, etc. Parmi ces racines, les plus nutritives sont les pommes de terre et les betteraves ; on peut calculer qu'elles équivalent à un peu moins de moitié de leur poids de foin sec.

Les carottes sont, sans contredit, préférables aux pommes de terre pour la santé du bétail ; mais, d'après les expériences faites en 1830 et 1831, à Roville, on s'est assuré qu'elles leur sont inférieures en faculté nutritive ; cependant les pommes de terre ne pourraient présenter de l'inconvénient pour la santé des bestiaux qu'autant qu'on les donnerait crues en trop grande quantité. Les raves ou navets sont beaucoup moins nutritifs ; il en faut 500 lbs environ pour former l'équivalent de 100 lbs de foin. Les feuilles de choux sont encore moins nutritives que les navets.

Les carottes pour les chevaux.

Quand aux chevaux, je ne puis trop recommander, d'après mon expérience, l'emploi des carottes pour leur nourriture ; 24 lbs de ces racines, avec 10 lbs de foin nourrissent parfaitement un cheval de très-grande taille ; cependant, si les chevaux travaillent habituellement, il est nécessaire de leur conserver une partie de la ration de grain ; ainsi on pourra, selon leur taille et le travail auquel

ils sont soumis, leur donner de cinq à dix pintes d'avoine, et ils seront maintenus en meilleur état que s'ils recevaient une ration d'avoine beaucoup plus forte sans carottes. Cette racine convient parfaitement aussi à la nourriture des poulains, qui prennent, avec elle, un grand développement. J'ai lieu de croire que les panais produiraient le même effet. Quand aux pommes de terre, il n'en est pas de même : si on les donnait crues, il y aurait de l'inconvénient à en donner plus de 12 lbs par jour à un cheval ; en les faisant cuire, cet inconvénient n'existe plus, mais elles procurent plus d'embonpoint que de vigueur. Quelques personnes très dignes de foi assurent cependant que leurs chevaux se trouvent fort bien d'un régime dans lequel ils sont nourris de pommes de terre cuites écrasées et mêlées à du foin haché, avec addition d'une petite quantité de grain, lorsque les animaux travaillent fortement. Les betteraves forment aussi une bonne nourriture pour les chevaux, et on en fait un grand usage dans bien des endroits mais, dans les expériences que j'ai voulu faire sur cette méthode, j'ai trouvé que beaucoup de chevaux ne les mangent pas volontiers.

Toutes les racines dont j'ai parlé conviennent parfaitement aux bêtes à laine, avec le soin de donner toujours une portion de la nourriture en fourrages secs.

Paille et foin hachés.

L'usage de hacher la paille que l'on fait consommer aux bestiaux est très-général dans quelques pays : peut être en a-t-on porté trop loin les avantages ; cependant il en présente de réels dans plusieurs circonstances. Il est certain que la paille des céréales, quoique peu nutritive par elle-même, est un aliment fort sain pour tous les bestiaux, et qu'ils la mangent volontiers dans une certaine proportion, sans qu'il soit nécessaire de la faire hacher ; aussi, lorsque les chevaux de trait sont nourris, par exemple, avec du foin, de la paille et de l'avoine, je ne pense pas qu'il soit avantageux de les forcer à manger une plus grande quantité de paille, en la leur présentant hachée (1) : mais il n'en est pas de même si, en place d'avoine, on veut leur faire consommer des grains beaucoup plus nutritifs, tels que des féveroles, de l'orge, du seigle, etc., dans ce cas, après avoir fait concasser ces grains, il est très-avantageux de les mêler à de la paille hachée. Il est très-probable que la principale cause pour laquelle l'avoine est une nourriture si convenable aux chevaux est que, sous

(1) On verra que l'auteur suppose des chevaux habitués à se nourrir de paille. Comme ce n'est pas l'usage du pays il faut pour la faire manger la hacher bien fine et la mélanger au foin haché.